

Ulrich Exit

# La peur de plonger

*(petites histoires nées en été)*

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Ulrich Exit, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

## TABLE.

- La véritable aventure.....5
- Rien qu'un battement d'ailes.....15
- Mon personnage me déteste.....45
- Des deux côtés de la tempête.....97
- 1920-1995 : depuis, c'est comme écrire Hollywood sans H.....139
- Pause déjeuner.....143
- Liberté Égalité Fraternité.....147

*« Ils adorent qu'on les trompe.  
Ils ne connaissent pas la vérité,  
bon Dieu, ils ne veulent surtout  
pas entendre parler de la vérité,  
ça leur donne des boutons. »*

Charles Bukowski

## LA VÉRITABLE AVENTURE

Joachim comptait faire un truc sur la véritable aventure. Il avait plutôt dans l'idée de « Préparer un dossier sur l'aventure humaine », fin de citation. Exactement tout ce qu'il me fallait pour me faire bâiller. Préparer Un Dossier Sur L'Aventure Humaine, hmm..., le titre manque un peu de majuscules, tu trouves pas ? m'avait-il dit après sa première ébauche – après la première ébauche du titre, je précise – effectuée au fond de cette salle de permanence seulement intéressante l'hiver. Quoi ? j'ai fait. Quoi ?

– J'ai dit tu trouves pas que ça manque de... enfin, que je devrais tout écrire en majuscules, hein, comme DOSSIER, non, on vire le mot DOSSIER, tout le monde sait que c'est un dossier, toute la classe prépare des dossiers, alors je vais appeler ça, ben... L'AVENTURE HUMAINE, tout simplement. Qu'est-ce que t'en penses ?

– Tu fais comme tu veux, j'ai dit.

– Comment ça, je fais comme je veux ? Hé dis donc, je te rappelle que ce dossier on va le mettre sur pied ensemble, alors faudrait peut-être participer un petit peu, tu crois pas ? Compte pas sur moi pour te laisser te les rouler pendant que je chercherai de la docu...

– SILENCE DANS L'FOND !!! gueula le pion.

Et la cloche sonna la fin des cours.

– Bon d'accord. Tu veux mon avis, Jojo, tu veux que je te dise ? Moi j'appellerais plutôt ça... LA GRANDE AVENTURE HUMAINE.

– ...LA GRANDE AVENTURE HUMAINE... ouais mais ça relativise les choses, ton truc.

– Comment ça ?

– Ben oui, la GRANDE aventure humaine, on la compare à la petite aventure de qui ? Des fourmis ?

– Non, à celle de... merde, je vais rater mon bus !

Je me suis dépêché de ranger mes affaires après m'être levé de ma chaise en plastique moulé. D'ailleurs tout le monde se levait. Branle-bas de fin de journée. Joachim s'en foutait, il la jouait façon élève passionné par ses découvertes du jour et qui méprise la Libération Électrique.

– Bon alors, qu'est-ce que je mets en titre, moi ?

J'enfilai ma veste.

– Écoute, occupe-toi du titre quand t'auras fini.

– Quand ON aura fini, corrigea-t-il en me faisant voir sa règle en bois de près, du moins, un bout de sa règle. Comme une épée. Comme un morceau d'autorité, décidément tout le monde en voulait, c'était une manie. Je lui proposai ma main droite.

– Ouais. Salut. À demain.

Il lâcha sa règle et se plia dans un geste rapide à cette rigolote coutume occidentale. LA GRANDE AVENTURE HUMAINE. C'était ça ou un zéro. C'était aussi une riche idée du prof d'histoire, le coup du dossier de Presse (et surtout presse-citron) réalisé par des groupes de trois à cinq élèves. Joachim et moi, on s'était retrouvés seuls, tous nos copains (je les retiens sur ce plan-là, les *copains*) nous avaient largués pour aller fayoter chez les têtes de la classe avec des arguments invincibles comme Tu fais le brouillon et ensuite machin et moi on recopie tout au propre. Alors, bon gré mal gré, on s'était récupérés l'un l'autre, Joachim et moi. Joachim et moi, par la force des choses. Le jour de la formation des groupes, il m'a regardé et il m'a dit : « Bon, on se met ensemble ? » Et je lui ai demandé s'il préférerait une bulle coefficient quatre. Voilà voilà. Le hasard et toutes ces foutaises. Seulement j'avais aucune idée à développer dans un dossier de

PRAICE, à part peut-être « Vous Me Faites Franchement Chier Avec Vos Conneries », mais c'était un peu court. Ça aurait tout juste suffi pour servir de titre, ah-ah-ah.

Je dois dire que je m'en foutais même carrément, j'y voyais qu'un prétexte supplémentaire à embêtements, en plus du programme d'histoire à réviser et des autres matières. Et alors Jojo l'aventurier est arrivé avec son idée géniale, qui était quand même beaucoup plus originale que certains sujets, ceux-là ils font Le Développement Du Japon et les trois là-bas Les Guerres De Religion Au Moyen Orient.

De quoi se marrer. Nous, par contre, on avait ciblé nos cervelles sur LA GRANDE AVENTURE HUMAINE. Et ça englobait tous les autres plans. C'était même le nôtre le plus ambitieux. Et il allait être mis au point par un groupe ridiculement réduit à deux membres, dont le premier se foutait royalement de tout ce cirque, et dont le second et ultime avait dès le départ des problèmes pour trouver un titre valable à son grand bazar de projet.

Bordel. Un zéro ferait certainement plus mal, mais en attendant ça serait nettement moins fatigant. Et ça compterait pour le deuxième trimestre. Dire qu'il fallait encore se farcir presque une heure de bus après des journées pareilles, comme après toutes les autres. En n'ayant pas toujours la chance de dénicher des places assises.

Et puis le temps passait. Plusieurs semaines. Naturellement, je ne foutais rien. Mais rien. Vraiment rien. Le Dossier le plus classe de toute la classe, celui qui risquait bien d'être le plus gros à l'arrivée du fait de son envergure de départ, allait être accouché par un seul élève, mon ami Joachim.

Et je le laissais dans sa mélasse.

Du reste, on s'était bien mis d'accord. Ça le gênait pas trop de travailler seul, il fallait juste que je sois là et que je m'active au fur et à mesure pour rendre le tout présentable. L'avantage qu'il en tirait était un contrôle total des choses. Il pouvait absolument TOUT faire à sa façon, personne ne viendrait lui casser les pieds avec des Moi je pense qu'on devrait et Compagnie. Tout le sujet lui appartenait. D'ailleurs c'était l'argument que j'avais trouvé pour qu'il me laisse devenir son nègre, son buvard. Merci *baas*.

Le compromis était formidable. Joachim avait là une occasion unique de pouvoir exprimer toutes les idées qu'il voulait, suivant l'ordre qu'il voulait et de la manière qu'il voulait. Il était déjà impressionné à l'avance par le travail qu'il *allait* abattre, il s'en roulait les yeux jusqu'aux oreilles, enfin disons que son air était quelque chose d'assez difficile à décrire dans les moments précieux où il prenait conscience de sa puissance. Et moi j'en rajoutais des tonnes, je lui léchais les bottes, je m'effaçais au maximum. Au fond ce type n'était qu'un âne et c'était comme si j'avais un pétrolier entier rempli de carottes gratuites. Que demander de plus, sinon une bonne note ?

– Tu verras, bordel, t'auras la meilleure note de toute la classe, je lui disais, une belle promesse, dorée et bien vivante. Pour bientôt. Et tout à fait à lui ; TU auras la meilleure note de toute la classe, TU. Alors qu'on était censés être deux à bosser sur ce fichu dossier.

On avait changé le titre. Ce n'était plus LA GRANDE AVENTURE HUMAINE, c'était devenu : LA VÉRITABLE AVENTURE. Ce qui laissait entendre qu'il y en avait une fausse quelque part, mais nous on serait les bons, les vrais, les authentiques, aussi authentiques que les westerns du grand Sergio, ceux avec ni bons ni méchants, mais des pourris du début à la fin. Que des pourris. Et le spectateur qui préfère Mister Clint aux autres. Alors mon Clint à moi serait Joachim.

On avait demandé au prof de passer les derniers, vu l'ampleur de notre sujet, il fallait laisser une chance aux autres avant de tous les balayer comme de la poussière de craie. La présentation des dossiers s'étalait sur environ deux semaines, à raison de trois groupes par séance. Mais Joachim avait pris du retard et m'avait expliqué qu'il était absolument IN-DIS-PEN-SABLE que je lise son truc, son fameux truc du début à la fin avant de me mettre à recopier, et qu'il fallait donc que j'attende qu'il ait fini et bien fini. J'étais contre cette façon de procéder. Je voulais travailler un peu chaque soir afin d'être dans les temps et pas trente-cinq heures d'affilée pour ensuite mourir d'épuisement, à moins que je n'en devienne complètement dingue. J'avais beau lui expliquer tout ça, la fragilité de mon cœur et de mes nerfs avant



l'épreuve, il n'y avait rien à faire, il tenait trop à son idée, il exigeait que tout se passe comme il l'avait décidé, de A à Z et pas autrement, j'avais tort de toute manière. Je n'insistai pas mais le temps filait, les jours tous identiques s'envolaient, les cours d'histoire se succédaient et moi, honnêtement, j'étais de plus en plus inquiet. J'évitais de croiser le regard du prof, j'avais la drôle impression de vouloir le narguer jusqu'à la dernière minute avec de grandes promesses (alors que c'était Jojo qui l'avait baratiné pour nous faire passer les derniers) et je me voyais déjà monter sur l'estrade les mains vides lorsque mon tour viendrait (et fallait voir le calibre des dossiers des autres).

Mais tout a une fin. Et c'est arrivé le soir où il m'apportait le dossier fini, FINI, TERMINÉ. Le chef-d'œuvre de Joachim était désormais prêt à se dévoiler au monde et surtout à moi, son *deuxième père*. Et donc il engloutissait le chemin séparant nos maisons respectives. Il était sur sa mob et il empruntait la petite route qui longeait le canal. Il pleuvait. Il faisait nuit et il pleuvait. Il m'avait appelé avant de partir de chez lui, avant d'exposer son cerveau bouillonnant aux intempéries. « J'ai fini ! il a hurlé au téléphone. Gérard, j'ai fini ! Ça va faire un malheur ! J'te l'apporte tout d'suite !! Ça va faire un putain de malheur, j'te jure qu'y vont pas en rev'nir !! Eeeh, reste où t'es, Gérard, J'ARRIIIVE !!! »

et il a raccroché. Je me suis dit que cette fois ça y était, que j'allais enfin connaître les joies que procurent les crampes dans les doigts. Sous les ongles. Dans les poignets. Dans les bras, dans les poils des bras, dans les coudes, dans les épaules, dans la nuque et dans les paupières.

Toutes ces douleurs qui m'attendaient, y avait de quoi frémir, *trembler*, plus mes yeux qui finiraient par être incapables, je dis bien INCAPABLES de passer d'une ligne à l'autre du premier coup, ou incapables encore de déchiffrer son écriture de merde, y avait pas d'autre mot, tout ça tout ça tout ça, tout ça pour la gloire. Et pour un nombre à deux chiffres, du moins c'est ce que j'espérais. Deux chiffres. Et du café fort, s'il vous plaît, en attendant.

Et mon illustre créateur traînait. Un quart d'heure lui suffisait en général pour venir jusque chez moi avec sa pétoire pas

réglementaire et en ce moment justement, elle roulait bien. J'y connaissais rien à ces machines mais lui m'avait dit l'autre samedi qu'elle était au poil, écoute-moi ce moteur, non mais sans blague écoute-moi ça, *beeeeeeeeeuuuppp* (et toute la fumée qui va avec), magnifique, non ?

Ouais. Magnifique la façon dont il se faisait désirer. Ça faisait une heure que je l'attendais, une heure que je courais jusqu'à la fenêtre de la cuisine au moindre bruit de moteur s'approchant de la maison et toujours rien, rien sauf la nuit, rien d'autre que cette pluie qui tombait plus fort et ce vent sinistre qui s'était levé. Mais bon Dieu de bon Dieu de merde, qu'est-ce qu'il foutait ? À quelle heure on allait commencer ? Quand je pense aux autres, tiens, ceux qui sont passés en premier y a deux semaines, comme ils doivent être peinars, ha les vaches, qu'est-ce qu'ils doivent être peinars, ces enfoirés, tu parles, ça fait deux semaines qu'ils y pensent même plus, tu parles qu'ils s'en foutent maintenant, tu parles, et l'autre qui n'est toujours pas là ??? C'est simple, dès qu'il arrive, je le tue.

Deux heures plus tard, alors que je regardais la télé avec le reste de la famille comme si j'avais rien de mieux à faire (attendre l'autre dans ma chambre aurait été trop dur, il me suffisait de jeter un œil sur mon bureau, mon paquet de feuilles blanches, mes stylos et ma lampe de travail, le tout en stand-by total avant le grand combat contre la montre, pour avoir des sueurs froides), le téléphone s'est mis à sonner et j'ai sauté jusqu'au plafond. C'est mon père qui a décroché, il ne disait rien, sauf allô au début, depuis il écoutait, on ne l'entendait pas derrière la porte vitrée d'ailleurs entrouverte à ce moment-là. Ça devait être pour lui, c'est ce que je croyais en tout cas. J'avais confondu le bruit de la sonnerie du téléphone avec celle de la porte d'entrée. C'est précisément ce qui m'a fait sursauter. Je pensais que c'était Joachim qui venait d'arriver.

Et au téléphone, justement, c'était la mère de Joachim. Elle appelait pour nous prévenir que son fils, SON FILS, mon ami Joachim, MON AMI, avait eu un accident de mobylette, mon père n'en a pas dit beaucoup. Joachim avait percuté une

camionnette en plein virage, la camionnette venait en sens inverse, naturellement. C'est toujours comme ça que ça se passe. Et mon meilleur ami avait été tué sur le coup. Le choc l'avait projeté dans le canal. Les gendarmes ou les pompiers venaient de le retrouver, il ne restait plus grand-chose, tout ce qui manquait s'était perdu au fond de ce maudit cours d'eau transformé en bête sauvage par la pluie et le vent. Et fallait que ce soit cette nuit-là. Le dernier truc que j'ai entendu, c'était : « *Le choc lui a fait perdre ses chaussures.* »

Je n'y ai pas cru. J'ai regardé l'intérieur de la maison, j'ai regardé les gens qui s'y trouvaient, à cet instant figés comme des statues, ma famille, et je n'y ai pas cru. Je n'y ai jamais cru. Même si à un moment j'ai dû penser ou dire tout haut cette ânerie monumentale : « *Alors le dossier a disparu aussi, puisqu'il me l'apportait.* » C'est grâce à cette phrase idiote que j'ai compris. Et je me suis enfui vers ma chambre pour essayer de savoir si je devais pleurer ou tenter de me réveiller, tenter de sortir de ce cauchemar, espérer que ce n'était qu'un cauchemar, tandis que la télé, dans sa grossière impolitesse, était maintenant la seule à parler PARLER PARLER alors que tout le monde se taisait.

Et avec tout ce café que j'avais bu, j'ai pas dormi de la nuit, pas une seule minute, malgré maman et ses somnifères, prends ça, sois donc raisonnable, mais m'man, mon meilleur copain vient de mourir et j'étais même pas avec lui, il vient de MOURIR alors tu sais je... M'MAN, M'MAN IL EST MORT ! C'EST PAS VRAI, C'EST DES CONNERIES ! C'EST DES HISTOIRES !! TOUT ÇA C'EST DES HISTOIRES POUR PAS AVOIR À RENDRE CETTE SALOPERIE DE DOSSIER !!!... C'EST QUE DES CONNERIES, MERDE MAMAN..., maman, s'te plaît éteins pas la lumière. S'il te plaît.

Elle est sortie. Elle a laissé allumé. J'ai envoyé valdinguer contre les murs tout ce qu'il y avait sur mon bureau. J'ai entendu un bruit d'ampoule qui éclate. J'ai ouvert grand la fenêtre et j'ai vomi sur le rebord. L'air était froid et humide. J'ai vomi sur la nuit, sur la pluie et sur le vent. J'ai vomi parce que c'était de ma faute. Et pendant que la nuit me tenait par la nuque, la pluie et le vent me donnaient des gifles gelées, des gifles gelées qui disaient

C'est Ta Faute. C'est Ta Faute.

Ensuite j'ai relevé la tête pour respirer un peu et j'ai regardé cette sale gueule qu'ont les lampadaires sous la pluie, la nuit.

Le lendemain, le journal en parlait page neuf, faits divers. J'ai découpé l'article, le minuscule article du canard régional. Un petit rectangle de papier tout fin qui tenait dans le creux de la main. Et je me demandais où j'allais le ranger, s'il fallait le planquer au fond de mon portefeuille ou le coller sur la première page d'un cahier.

Je le tournais et le retournais, j'osais pas le plier ou le mettre sur mon cœur. Ça me rappelait le ticket numéroté que j'avais pris pour mon grand frère dans le hall d'entrée des Assedic, le jour où il s'était inscrit au chômage. Je l'avais accompagné et la borne, bien visible, montait la garde comme un parcmètre : Prenez Un Numéro Et Attendez.

Attendez quoi ? Y avait plus rien à attendre et j'étais perdu, c'était le premier du genre.

À la nuit tombée, je savais : j'allais l'inclure au dossier sur la VÉRITABLE AVENTURE. J'allais tout recommencer. Ça ferait un malheur, exactement comme il l'avait annoncé. Un malheur.

L'enterrement était insupportable, le cauchemar des cauchemars. On n'y croit pas une seconde et pourtant on met ses beaux vêtements et on enfile les chouettes chaussures (moi qui ne portais que des baskets, tout le temps) et cette cravate noire qui m'étouffait (une idée de ma mère). Y avait toute la classe, évidemment, plus les parents, les profs, bref le lycée, plus toute la ville. La mort brutale d'un adolescent, ça attirait beaucoup de monde, bien sûr. Ce jour-là on a dû battre un record, la moitié des gens présents avait été obligée de rester dehors pendant la messe, il n'y avait plus de place dans l'église. Et ils venaient tous l'enfourer, alors qu'aucun n'aurait eu l'idée de le sortir de là, ni même celle d'essayer. Je n'ai gardé qu'une seule odeur de cette journée et c'était celle de l'amidon de mon costume.

Et le pire, c'est qu'il faisait un temps splendide, le ciel était bleu et lumineux, l'air était tiède, y avait pas un poil de vent, tout ça avait quelque chose d'écoeçant. La terre ne voulait pas

pleurer la mort de mon meilleur ami, je trouvais ça injuste, immonde même, cette salope de Nature s'en foutait royalement et ça me faisait mal, j'ai pas arrêté de détester le soleil et tout ce qui allait avec, pauvre petit con que j'étais.

J'avais pas ouvert la bouche de tout l'après-midi. Un Joachim microscopique agonisait dans ma gorge.

Ou alors c'était cette cravate.

Cette putain de cravate noire.

Une semaine plus tard, je me retrouvais de nouveau en classe, les choses étaient exactement comme avant. Sauf cette chaise vide à côté de moi. Personne n'avait osé venir la combler. Y avait rien à dire. Rien à faire. La vie était pleine à ras bords de ce genre de saloperies. Les autres étaient distants, ils avaient choisi entre essayer de me reconforter et me foutre la paix, attendre que ça se tasse, à leur place j'aurais été pareil, chacun ses petits soucis. Ils fuyaient mon regard, je les mettais mal à l'aise et ça me faisait même pas rire. J'étais le meilleur copain du mort. Qu'est-ce qu'on peut dire au meilleur copain du mort ? Condoléances ? Démerde-toi la vie continue. Du moins celle des autres.

Oui, mais il manquait quelque chose. Et j'ai mis du temps à savoir ce que c'était. Ça pouvait ressembler à un détail pour tout le monde, ça pouvait même être déjà complètement oublié depuis longtemps, mais c'était essentiel pour moi, moi qui avais compris. Et puis c'était à cause de ça que Joachim était mort : Son Dossier.

Et personne, je dis bien *personne*, ne savait ce qu'il y avait dedans, ce qui voulait dire qu'il était mort pour rien. Mort Pour Rien. Pire qu'à la guerre. À la guerre, les types sont morts, disons qu'ils sont allés se faire trouser la peau pour éviter la taule ou la corde. Au moins ils avaient le choix. Joachim, lui, non. Il avait rien demandé à personne. Il voulait simplement m'apporter le dossier. Et il est mort pour des prunes, puisque le canal avait tout noyé. Fallait absolument remédier à ça. Alors un matin, j'ai interrompu le cours d'histoire et j'ai rejoint l'estrade. Le prof n'a pas eu l'air surpris et il m'a gentiment laissé sa place en me soutenant du regard. J'ai jamais su s'il en était venu lui aussi à se

sentir un peu responsable de tout ça mais bref, à quoi bon se le demander ? J'ai respiré un grand coup. J'ai avalé ma salive. Ça a fait un drôle de bruit. Puis j'ai expliqué ce que je voulais, je ne sais plus ce que je leur ai dit au juste à part le dossier, le dossier de Joachim sur LA VÉRITABLE AVENTURE, LE DOSSIER DE JOACHIM SUR LA VÉRITABLE AVENTURE A DISPARU. TOUT SON TRAVAIL A DISPARU.

Ensuite j'ai lu la coupure, la seule pièce que contenait le dossier refait à ma manière. J'ai lu. Tout ce qu'il fallait savoir, noms des protagonistes, âges, professions, lieu de l'accident, heure, circonstances, *le jeune Joachim Criant est mort sur le coup*, y avait pas beaucoup de place pour cet article, faut comprendre le rédacteur en chef, il a un canard à vendre et huit gosses à nourrir.

J'ai laissé un petit silence se poser dans la salle. Le petit silence est devenu un gros point d'interrogation invisible qui s'est mis à flotter au milieu de la pièce. J'allais faire un malheur, ils étaient tous à mes pieds, tous à mes pieds, bon Dieu et Joachim était pas loin, je le sentais.

– Joachim avait préparé un Dossier sur LA VÉRITABLE AVENTURE, j'ai dit. Eh bien je crois que s'il était là, avec nous, il vous dirait lui-même que l'Aventure, ce qui s'appelle LA VÉRITABLE AVENTURE, on la trouve tous les matins dans les journaux à la page des faits divers.

C'était la première phrase du Dossier, d'après ce que j'avais compris. Et Joachim me surveillait, j'en étais persuadé. Plus personne n'osait faire le moindre bruit. Jojo m'a soufflé quelque chose à l'oreille. D'accord.

– Dès que j'en sais plus, je vous tiens au courant, j'ai dit.

## RIEN QU'UN BATTEMENT D'AILES

– Mon rêve à moi, c'est une baraque au bord de la mer... Très original, je sais, mais je demande rien d'autre. J'y pense à chaque fois que j'ai un cafard épouvantable ou à chaque fois que j'en vois une... Ben une baraque au bord de la mer... Là tout de suite, non. J'en ai pas sous les yeux. La télé est éteinte et je suis ni en train de lire un livre qui en parlerait ni en train de feuilleter un magazine dans lequel je pourrais en admirer une... Je suis assis à la table du salon, je regarde dehors et j'ai donc un cafard épouvantable... Ben oui, moi. MOI. Ça t'étonne...? Et en plus, ici il pleut... Ouais, il pleut. C'est même un orage, d'ailleurs... Ouais ouais, je suis d'accord, c'est encore mieux... Bien sûr que je suis en ville. Et très loin de la mer, contrairement à certains... Dans l'appartement de ma sœur, au quatrième étage. À attendre un dépanneur... Non, pas pour la télé, pour le frigo, t'imagines comme c'est le moment...? Quoi ? Pourquoi moi...? Parce qu'elle peut pas s'en occuper, elle est à son travail, tiens... Et moi non, évidemment, puisque je suis là, à attendre le dépanneur de frigos... Ouais... Jusqu'à lundi... Je reprends lundi... Eh ouais, encore quatre jours... Ouais ouais, ça passe trop vite, je sais... ben sinon ça va, à part que je suis là comme un con à attendre le dépanneur de frigos, quoi...

– Psssst, mets le haut-parleur, Boris, je veux entendre aussi...

– ...qu'elle doit être embêtée, ta frangine, mais qu'est-ce que tu veux que ça nous fasse, tes histoires de dépanneur de frigos ? C'est pour me raconter ça que tu me téléphones à dix heures du matin ?

– Ben ouais. T'es parti il y a huit jours et t'as toujours pas donné de tes nouvelles, alors moi je t'en donne des miennes, voilà. Et elles valent ce qu'elles valent. Je n'aime pas la dangereuse politique du « Il ne m'appelle pas donc j'en fais autant », parce que tôt ou tard ça crée des malentendus. Tu me suis ? Mais à propos, il se peut que je te dérange... Je te réveille pas au moins ?

– Il est encore chaud, figure-toi.

– Qui ?

– Mon lit. Et c'est Béa qui m'a secoué en grognant *Jean...*, *Jean réveille-toi, téléphone, y a un connard qui a rien de mieux à foutre que de nous appeler dès l'aube et il est pas question que ce soit moi qui descende décrocher*, et donc me voici. Pratiquement à poil. Tu as de la chance d'être tombé sur moi, Béa t'aurait traité de tous les noms.

– Y a déjà connard.

– Ouais, c'est vrai. Bon, en attendant j'espère qu'elle s'est rendormie, comme ça j'aurai peut-être moins de mal à lui faire croire qu'elle a juste rêvé, sinon elle risque de traîner une gueule jusque par terre toute la journée. Je te remercie, hein, toi et ton frigo.

– T'as vraiment épousé une perle.

– C'est exactement ce que j'ai dit à Nadège, l'autre jour. En parlant de toi.

– T'es trop gentil.

– Je sais.

– Et... à part ça, vous êtes sortis hier soir ?

– On sort pratiquement tous les soirs.

– Et hier soir ?

– Bon Dieu, Boris, à quoi tu joues ? Tu sais parfaitement que je suis sorti, hier soir, puisque t'as laissé un message sur mon répondeur !

– Bien obligé, t'es jamais là. *Vous n'êtes* jamais là. C'est la troisième fois que j'appelle. Et arrête de crier, tu vas réveiller



Béa.

– Ah-ah. Tu peux parler... Bon alors qu'est-ce que tu veux ?  
Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai un cafard épouvantable, voilà ce qu'il y a. Combien de fois il faut que je te le répète ?

– Putain Boris, je suis à deux mille kilomètres, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je rentre demain, juste pour te tenir la main ?

– Je le savais. Tu m'as même pas demandé pourquoi.

– Pourquoi quoi ?

– Pourquoi j'ai le cafard.

– (*Soupir. Gros soupir.*) Okay, j'abandonne. Et pourquoi tu as le cafard, s'il te plaît ?

– J'ai fini de dessiner les décors de la pièce. Les mecs vont pouvoir bosser dessus dès lundi.

– Alors où est le problème ? C'est précisément ce que tu voulais, non ?

– Ben ouais.

– Ben ouais. Et c'est ça qui te donne le cafard ??

– Ben ouais.

– Ben ouais, qu'il me dit tranquillement, ben ouais... Boris...

– Quoi ?

– Tu commences à me faire drôlement chier, Boris, tu sais ça ? Non parce que faut pas déconner, tu me parles de tes décors depuis des semaines, depuis des semaines j'entends que des wouah, je suis en retard, purée ça va pas, chiotte j'ai pas d'idée pour ceci ou cela, le régisseur va me virer, la tournée sera jamais lancée dans les temps, je suis super-mal barré et cetera et cetera et cetera, t'as pas arrêté de t'angoisser comme un malade depuis l'anniversaire de Nadège, je m'en souviens, c'est là que tu t'es de nouveau mis à dérailler, t'as même pas voulu partir en vacances avec nous parce que tu devais absolument terminer, et maintenant que t'as fini, maintenant que t'es arrivé au bout de ton calvaire, maintenant que tu devrais être content, soulagé, satisfait, heureux et tout, TU ME SORS QUE T'AS LE CAFARD...???

– Ben ouais. J'ai un cafard épouvantable.

– Non mais dis donc, Boris, TU TE FOUS DE MA GUEULE

OU QUOI ???

– ... (*Il cherche les yeux de Nadège. Nadège regarde ailleurs.*)

– Et d’abord, qu’est-ce que tu veux que j’y fasse ? C’est à moi de te moucher le nez ? Y a que MOI ? T’as perdu ton agenda ?

– Et à QUI je peux en parler ? Rodolphe et Diane prennent l’avion après-demain pour vous rejoindre, je vais pas les ennuyer pendant leurs préparatifs quand mê...

– Ah ouais c’est vrai, t’as raison, faut surtout pas déranger monsieur et madame Garibaldi pendant qu’ils font leurs valises, tandis que moi je suis juste en vacances, c’est...

– Ça va, j’ai compris. Alors un peu de réconfort par téléphone c’est trop te demander, c’est ça ??

– Et ta femme, bordel, elle peut pas te consoler, ta femme ?

– Nadège ne comprend pas (*Nadège se lève*). Et puis c’est elle qui m’a conseillé de t’appeler. Elle savait plus quoi faire pour m’empêcher de tourner en rond.

– Ah boooooon ? La pauvre, comme je la plains. Parce que moi je sais ?

– ...

– En fait j’ai pas l’impression, tu vois. Franchement, je sais pas quoi te dire de gentil, là tout de suite, qui pourrait chasser les vilains nuages que tu traînes au-dessus de ta tête. Vraiment. Je regrette, ça devait pas être une bonne idée. Elle est avec toi ?

– Qui ?

– Mais Nadège, bon sang de bois, Nadège. Qui. Il me demande qui.

– (*Nadège s’éloigne et lui envoie un nerveux « non non non » de la main.*) Euh... ben non, pourquoi ? C’était pas la peine d’être deux pour attendre un réparateur de frigos. Je suis venu seul. Tu t’imagines peut-être que Nadège me suit partout ?

– Alors je vais la rappeler chez vous.

– Oh, tu sais tu peux toujours essayer, mais à cette heure-ci elle doit être sortie. Elle avait quelque chose à acheter pour le chat de Rodolphe et Diane. Un panier en osier, si je me souviens bien.

– Ah bon ? Et pourquoi ? Pourquoi elle ?

– Parce que c’est nous qui le leur gardons. Ils nous le ramènent demain soir. Et puis on mangera ensemble une dernière